



Jean-Baptiste HUMBERT o. p.

La fouille de Khirbet es-Samra (Jordanie)

École biblique et archéologique française de Jérusalem
Juin 2010

Avertissement

Ce document est le fruit du travail de l'archéologue en chef de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, Jean-Baptiste Humbert. Il constitue un simple rapport préliminaire, et pourra donc apparaître discutabile sur certains points.

Il a néanmoins semblé important à son auteur et à l'École de le mettre à disposition du plus large public, en particulier de celui qui voudrait se rendre sur le site. L'auteur est tout disposé à accueillir les remarques et critiques constructives qui lui seront apportées, et il révisera éventuellement ses positions en conséquence.

Table des matières

LE PROGRAMME DE RECHERCHES (2008-2012) RAPIDE BILAN	4
LA CAMPAGNE EN LABORATOIRE À KHIRBET ES-SAMRA 2009	6
SÉMINAIRE D'ÉTÉ : LA CHRONOLOGIE DE SAMRA. NOUVELLES HYPOTHÈSES	7
<i>Un établissement militaire au II^e siècle</i>	8
<i>Un camp romain de la fin du III^e siècle ?</i>	8
<i>Un fortin de la fin du IV^e siècle</i>	9
<i>La transition entre les phases III et IV : le V^e siècle</i>	10
<i>Un village chrétien des VI^e – VII^e siècles</i>	10
<i>Le déclin du VIII^e au XIV^e siècle</i>	10
DES VÉRIFICATIONS DANS LA CHANTIER NORD	12
LE BÂTIMENT 13	13
UNE MAISON OMEYYADE	13
LA CHAPELLE 13	14
L'INSERTION DU BÂTIMENT 13 DANS LE TISSU DES CONSTRUCTIONS	16
EXPLORATION DE L'ANGLE NORD-EST DU SITE	16
ÉTUDE DES BLOCS D'ARCHITECTURE ET EXPLORATION DES CARRIÈRES	18
L'EXPLORATION ÉPIGRAPHIQUE : UNE COOPÉRATION FRANCO-JORDANIENNE	19
UNE VISION D'ENSEMBLE DE L'ÉPIGRAPHIE JORDANIENNE	19
UN CORPUS DES INSCRIPTIONS ARAMÉENNES MELKITES	20
RIHAB : EXPERTISE SUR UN POINT D'HISTOIRE	21

Le programme de recherches (2008-2012) rapide bilan

La publication de l'archéologie de Samra est désormais placée sous la tutelle de l'École biblique et archéologique française (EBAF) conjointe avec le Laboratoire d'épigraphie sémitique ancienne (LESA) affilié au Collège de France et pour l'exploration, le service des Antiquités de Jordanie. Elle est viable grâce à l'allocation de recherche généreusement accordée par le Ministère des affaires étrangères et européennes (DGR).

La concertation entre les chercheurs de l'équipe de publication de Samra, autour d'Alain Desreumaux (LESA), chef de mission assisté de J. -B. Humbert et Th. Bauzou, a décidé, dès 2008, de débiter la publication des travaux archéologiques sur le site par le dossier de l'auberge romaine. Elle a été fouillée entre 1991 et 2004 avec de longues interruptions. La décision prise est légitime à plus d'un titre.

D'abord, il est rationnel de publier un site en commençant par les couches les plus profondes, celles de son établissement. La fondation de Samra a été consécutive au tracé de la via nova, au début du second siècle. Nous montrerons d'abord ce que nous avons compris des origines. Le développement socio-historique proto-byzantin qui a suivi n'en a été que le développement dont la publication des résultats viendra dans un second temps.

Ensuite, le dossier d'une auberge romaine aux sols parfaitement conservés, isolée dans son environnement, avec son mobilier complet, constitue un dossier archéologique original. Elle a été ouverte pendant un siècle. Elle n'a pas eu d'antécédent ni de postérité. La documentation recueillie présente une remarquable homogénéité, autant dans le registre de la poterie que dans celui de la numismatique.

En laboratoire, l'étude est menée sur l'architecture de l'édifice et son contexte. La question n'est pas facile à résoudre : le plan est impeccable quand les élévations manquent. Il convient d'organiser son environnement, de comprendre le rôle des grands enclos qui l'entourent, de tracer la collecte de l'eau et sa distribution ; de redessiner son lien avec la chaussée romaine qui la borde de près ; de discerner quelles furent les parties basses, couvertes, et leur destination ; enfin restituer la distribution d'un étage et son accès aménagé au cœur de l'édifice.

La vocation et la fonction d'un tel édifice s'inscrivent déjà dans une histoire locale puis plus largement dans la stratégie de l'armée romaine entre 120 et 250, liées aux questions d'histoire et de chronologie.

La tâche la plus longue est sans conteste celle de la poterie. Toutes les couches ont été tamisées lors de la fouille. Elles ont produit une importante documentation qu'il convient d'abord de trier. La campagne 2009 a permis de forger une méthode qu'il faut maintenant appliquer pour disposer de l'échantillon qui sera publié.

Le tri est organisé selon les onze loci de l'établissement. Les variations de l'un à l'autre pourront aider à déterminer la fonction des différents lieux. L'idée directrice vise à établir une typologie des formes de poteries et de recomposer la batterie spécifique de vaisselle et de cuisine d'une auberge hautement fréquentée. La batterie est autre que domestique.

Enfin, la distinction entre la poterie grossière et la poterie de qualité, ainsi que l'étude des menues trouvailles comme les fibules, révèlent la différence de rang chez les hôtes de la mansio. Une étude plus pointue recherche les fragments de pièces de harnachement et de l'équipement militaire. La découverte des bagues en or de la hiérarchie militaire rappelle qu'officiers et hommes de troupe logeaient à la même enseigne.

L'épigraphie latine de la route et la numismatique toujours mieux connues constituent la colonne vertébrale des interprétations croisées. Elles sont le matériau de la chronologie.

La campagne en laboratoire à Khirbet es-Samra 2009

La campagne de l'été s'est déroulée en deux temps, du 4 août au 19 octobre. Alain Desreumaux (CNRS, EBAF 1977-8), chef de la mission Samra avait réuni onze personnes : J. -B. Humbert, sélection de la poterie ; Gaëlle Thèvenin, restauration-conservation métaux et céramique ; les étudiants Patrick Abramovsky, Louis Echallier de Lisle et Simon Brelaud, dessin de la poterie ; Justine Gaborit (IFPO Damas) le catalogue les blocs d'architecture d'époque romaine ; Jean-Claude Bessac (CNRS Lyon) exploration des carrières des environs.

L'équipe a été mobilisée à plein temps sur la préparation de la publication – Tout au long du mois d'août, l'étude a été consacrée à la préparation de la publication de la mansio (l'auberge romaine) dont on a fait la priorité. J. -B. Humbert a dirigé l'atelier de céramologie. La poterie est abondante mais fragmentaire, résultat d'un tamisage fin pendant la fouille. Une sélection fut donc nécessaire pour en extraire les formes éventuellement restaurables, tous les fragments de poterie fine et peinte nabatéenne, tous les fragments de lampes, enfin les rares importations. Des essais de reconstitution ont été tentés avec succès. Un essai de typologie, avec photographie et dessin, a été engagé avec soin puisqu'elle fournira le profil complet d'une batterie de cuisine romaine en Orient, de la fin du IIe s. à la première moitié du IIIe s.

La majeure partie des vases compte des bols à soupe et des cruchons à boire, ce qui n'a rien d'étonnant à une halte pour l'armée romaine dans la steppe transjordanienne. La façon des bols dans des formats divers est d'excellente qualité, ce qui surprend pour une céramique de consommation courante, habituellement dite « poterie grossière », et l'on peut se demander si l'armée romaine n'avait pas ses propres fabriques régionales. Ces bols se rencontrent ailleurs dans la province d'Arabie. Les publications de la poterie romaine exhumée dans la région commencent à être accessibles et permettent d'esquisser des secteurs de diffusion. Samra appartient à la coulée basaltique du Hawrân et était restée dans l'orbite de Bostra. Nous avons cependant suffisamment insisté sur la position de Samra comme un carrefour où croise la route de Césarée Maritime vers la Syrie. L'étape la plus proche sur cet axe est Jarash où les fouilles de l'hippodrome ont mis au jour des ateliers de potiers qui se sont succédé pendant quatre siècles. Les fours les plus anciens se seront développés dans le sillage de l'établissement de la via nova et l'idée est venue de lier l'essor manifeste de l'artisanat diversifié de Jarash avec l'économie nécessaire à l'armée romaine (voir les récentes interprétations de Ina Kerkberg). Des bols à soupe identiques aux nôtres ont été retrouvés dans les fours de Jarash. La comparaison n'est pourtant pas probante : la production de Jarash est grossière tandis que les exemplaires issus de Samra montrent d'excellentes qualités techniques avec de hautes cuissons pour imiter les vernis grecs. Il n'est pas impossible qu'il faille pousser l'enquête de l'origine des bols et des cruchons jusqu'au littoral méditerranéen. La typologie esquissée at-

teste la prédominance du service de la table, bols de ration et cruchons pour boire. Les jarres domestiques ne sont pas nombreuses et les amphores importées sont rares.

À cause de la position de Samra sur des routes fréquentées, on est en droit d'attendre un mélange de la poterie des régions drainées par le transit des hommes et des marchandises, c'est-à-dire de la Palestine et de la Syrie. Nous n'excluons pas le sud jordanien à cause de la *via nova*. Un lot non négligeable de fragments des belles assiettes nabatéennes décorées a été déjà rassemblé. Les motifs variés de leur décor peint aideront à préciser l'évolution de cette poterie et sa chronologie puisque sa présence à Samra ne peut être antérieure à 130-150 et ne peut être postérieure à 250. Nous cherchons à identifier d'autres formes non peintes, issues du contexte nabatéen tardif.

Et puisqu'il a été montré que, *grosso modo*, le monnayage attesté à l'auberge fut frappé pour moitié sur la côte méditerranéenne (en particulier Césarée Maritime) et moitié dans la région de Bostra (Hawrân), nous devons vérifier si des productions de poteries de ces régions y sont aussi attestées, et dans quelles proportions. Une fabrique spécifique est attestée en quantité non négligeable. Il s'agit d'une poterie, surtout des vases ouverts, dans des formes traditionnelles qui remonteraient à la fin de l'Âge du Fer. Le lustrage y est fréquent. Les pâtes brun rouge sombre trahissent une origine basaltique et renvoient à la région du Hawrân. Ce n'est qu'un exemple. Quelques fragments d'amphores importées d'Égypte ou de Syrie témoignent de contacts plus éloignés.

Séminaire d'été : la chronologie de Samra. Nouvelles hypothèses

En même temps le stage s'est transformé en une sorte de séminaire d'été, animé par Thomas Bauzou, spécialiste de la période romaine en Orient (université d'Orléans). La reprise de travaux de chantier en 2004, avait pour but d'explorer les niveaux romains jusque-là négligés au profit des vestiges byzantins. Il valait mieux connaître le gisement originel qui s'était transformé en un bourg chrétien à l'économie équilibrée. Tous les arguments ont été passés en revue sur la base d'une chronologie issue de la numismatique : les sources historiques, les épigraphies, les modes d'intervention de l'armée romaine, les fondations successives, les étapes de la défense. Le résultat, non encore définitif, offre une synthèse qui revient sur ce que l'on a écrit avec, en revanche, une meilleure cohérence.

Il se pourrait donc que le « projet d'enceinte », un ouvrage militaire, homogène et bien construit, soit ce qui reste d'un camp romain venu se greffer sur un quartier domestique déjà bien établi. Cependant, la stratigraphie ne permet pas de le situer avant la fin du III^e siècle. La forteresse découverte *intra muros* aurait été plus tardive encore et il est probable qu'il faut repousser son érection dans le V^e siècle. En l'état présent de nos connaissances, une chronologie de l'évolution du site peut être proposée.

Une occupation du site à l'âge du Bronze avec des constructions en pierre a été reconnue, mais n'a pas été étudiée ayant été vite détruite pour agrandir le village. On n'a pas observé de vestiges datables de l'Âge du Fer ni des époques suivantes jusqu'au

I^{er} siècle ap. J. -C. Il est possible que Khirbet es-Samra ait été occupée sous les rois nabatéens au I^{er} siècle, dans la mesure où une occupation nabatéenne de sites comparables dans les environs est attestée, notamment par l'épigraphie, à Rihab et à Umm el-Jimal. À Samra, on n'a trouvé qu'un bloc inscrit en nabatéen, quelques tessons qui peuvent être du I^{er} ou du II^e siècle et quelques monnaies d'Arétas IV.

La position de Khirbet es-Samra au débouché ouest du wadi Sirhan place ce site sur l'itinéraire traditionnel Dumata (El-Jawf) – Azraq – Samra – Palestine. En outre le nom antique du site, Hadeitha en grec, transcrit l'arabe Haditha, « la nouvelle » : ce toponyme arabe peut remonter à une première occupation du site à l'époque pré provinciale.

Un établissement militaire au II^e siècle

La construction en 114 par les Romains de la Via Nova, qui passe à Samra, entraîne, au plus tard vers 150, celle de la mansio. Sur le site du bourg, ont été reconnus d'importants bâtiments de construction soignée en blocs de calcaire, ainsi que, par endroits (devant l'entrée du fortin tardif, ou à l'emplacement de la mosquée médiévale), du mobilier datable du II^e-III^e siècle (céramique nabatéenne, céramique identique à celle de la mansio, monnaies). C'est de cette époque, le II^e siècle, que l'on peut dater les renseignements de la Table de Peutinger relatifs à la Syrie du Sud et à l'Arabie, avec la mention de Hatita (déformation latine de *Haditha) comme étape entre Bostra et Philadelphia (Amman). Le site ne se trouverait-il mentionné sur un tel document officiel que pour sa mansio, ou aurait-il tout entier dès le II^e siècle un caractère militaire ? La qualité des constructions en calcaire de la phase I trahit des moyens supérieurs à ceux d'une simple communauté villageoise. Au cours de cette phase I (de 114 au III^e siècle ?) la mansio n'était donc pas un bâtiment isolé au bord d'une route, mais se trouvait à proximité d'un établissement important, sans doute de nature militaire, édifié sur le site du bourg. La mansio est abandonnée en 250.

Un camp romain de la fin du III^e siècle ?

La phase II est marquée par la construction de la muraille qui entoure l'ensemble du bourg. Cette muraille de basalte s'appuie en effet sur plusieurs constructions pré-existantes, dont le bâtiment 60-61. Elle est construite en blocs neufs (aucune trace de remplois) et, dans son angle nord-est, elle a l'aspect d'une enceinte militaire classique : longues courtines rectilignes, tours carrées saillantes, angle droit. À l'intérieur, on repère dans une bande centrale du tissu urbain des axes rectilignes qui suggèrent qu'à une époque antérieure à la construction du fortin, soit avant la fin du IV^e siècle, des bâtiments ont été construits suivant un plan d'ensemble.

On peut interpréter la muraille et cette organisation des bâtiments intérieurs comme un camp militaire romain réutilisant un bâti plus ancien. Le cas est attesté en Syrie, à Doura-Europos au III^e siècle, à Palmyre à la fin du III^e siècle. L'enceinte de Haditha (Samra) représente en superficie la troisième enceinte militaire romaine de Jordanie, après le camp légionnaire de Lejjun et l'enceinte d'Odhruh.

Les dates de la construction comme de la destruction de ce camp ne peuvent être encore précisées. Les monnaies recueillies sur le site du bourg suggèrent une occupation du début du II^e siècle jusque sous la Tétrarchie, mais il y a un vide dans la succession des monnaies entre 295 et 325 à peu près, ce qui suggère un fort déclin ou même un abandon du site pendant au moins 30 ans au début du IV^e siècle.

Ce camp est postérieur à la phase I, sans qu'on puisse préciser de date, et antérieur à 367-375, date probable de la construction du fortin de la phase III. Un sondage de 2009 a révélé que l'enceinte était postérieure à des couches contenant la même céramique que la mansio, donc qu'elle est postérieure à l'époque sévérienne, voire à 250. Les tours carrées sont peu nombreuses et sont d'un type qui n'a guère de parallèle local qu'à Diyatheh et à Da'ajaniya que l'on date des environs de 300, époque où précisément nous pouvons soupçonner un quasi-abandon de Samra. Les vastes enceintes de ce type sont plutôt datées du III^e siècle. On peut donc faire l'hypothèse que ce camp fut construit à la fin du III^e siècle.

La phase II se terminerait par la destruction totale du site (destruction de l'enceinte et des bâtiments soignés préexistant à l'enceinte), à un moment antérieur à 370. L'ampleur de la destruction est telle qu'elle ne peut guère être attribuée qu'à une catastrophe naturelle, comme un séisme.

Un fortin de la fin du IV^e siècle

Après la destruction de la muraille fut construit au centre du site un fortin quadrangulaire à tours saillantes, d'un type bien connu dans la région et généralement daté du IV^e siècle. Sa construction, qui remploie de nombreux blocs, n'a pas été datée avec précision par la fouille quand les indices épigraphiques et textuels suggèrent une construction sous Valentinien, Valens et Gratien entre 367 et 375. Selon la *Notitia Dignitatum*, « apud Adittha » était occupé par l'Ala II Felix Valentiniana, alors que le site voisin de Thantia (Thughrat el-Jubb) était occupé par l'unité jumelle Ala I Valentiniana, deux unités de *limitanei* dont le nom indique la date de création. Le même document signale à « Adittha » la *Cohors I Miliaria Thracum*. De plus une inscription latine aux noms de Valentinien, Valens et Gratien a été retrouvée remployée dans le dallage d'une église.

La courtine du fortin s'appuie notamment sur une maison de basalte antérieure, incluse dans la nouvelle structure. La construction même de cette fortification ne se conçoit que dans un environnement dégagé, à la fois pour offrir au fortin, construit à l'endroit le plus élevé du site, une vue panoramique sur le paysage, et pour ne pas fournir à un éventuel attaquant une protection contre les défenseurs. Le fortin de « Adittha », (selon l'orthographe de la *Notitia Dignitatum*) s'élevait à la fin du IV^e siècle au cœur d'un champ de ruines, assez comparable au fond à l'état actuel du site.

Le renforcement de la présence militaire sur le site, précisément datable de 367-375, s'inscrit dans le contexte plus vaste d'un renforcement des défenses de toute la région, comme l'attestent aussi bien la *Notitia Dignitatum* que plusieurs inscriptions (une à Deyr el-Kahf, trois à Umm el-Jimal). On sait que dans le courant des années 370 le limes d'Arabie fut ravagé par la révolte des Saracènes de la reine Mavia.

La transition entre les phases III et IV : le V^e siècle

Le V^e siècle est à Khirbet es-Samra un siècle obscur, car il n'est pas possible de lui attribuer précisément bâtiments, céramique et monnaies. On utilisait alors massivement les monnaies de bronze de la fin du IV^e siècle (Théodose, Arcadius), et celles qui furent frappées sous leurs successeurs sont pour l'essentiel de minuscules nummi aujourd'hui illisibles. On n'a pas encore étudié la céramique d'assez près pour identifier des formes et des productions qui seraient précisément datées du V^e siècle. C'est vraisemblablement au cours de ce V^e siècle que Haditha (Kh. es-Samra) passe de l'état de poste militaire du limes à celui de village chrétien.

Un village chrétien des VI^e – VII^e siècles

La phase IV est la phase la mieux connue de l'histoire du site. Au cours du vie et du début du VII^e siècle, il apparaît comme un village. Une inscription sur mosaïque le dit explicitement : un « chônion ». Le village réoccupe le fortin qui a perdu son rôle militaire (des maisons s'appuient contre son rempart). Le nouveau tissu urbain, apparemment chaotique, remploie par endroit d'anciens murs ou d'anciennes fondations. De beaux bâtiments des phases I et II, qui avaient été arasés, sont remontés avec leurs propres blocs mêlés çà et là de remplois (comme les bâtiments 95 et 60–61). Là où s'était trouvée la nécropole païenne (phases I – III ?) se développe un cimetière chrétien dont la majorité des stèles inscrites emploie l'araméen, la minorité le grec.

Comme dans d'autres villages très comparables de la région (Rihab, Hayyan el-Mushrif, Umm el-Jimal, etc.) de nombreuses églises (13 connues à ce jour) sont construites à Khirbet es-Samra. Des aménagements témoignent d'une évolution liturgique ; des absides semi-circulaires sont construites dans certaines églises qui avaient d'abord été prévues sans absides. On remarque que parmi les monnaies byzantines lisibles du site, les plus nombreuses sont celles de Justin II et Maurice-Tibère, ce qui suggère une plus grande prospérité à partir de 570.

L'apogée de la prospérité de la Haditha byzantine doit être situé au moment précis de la conquête musulmane, sous l'épiscopat de Théodore de Bostra, dans les années 630. La plupart des églises sont alors ornées de tapis de mosaïques financées par des mécènes qui, parfois, tiennent à garder l'anonymat ; dans le complexe des quatre églises, une inscription grecque sur l'une d'elles mentionne un higoumène, et sur une autre un paramonaire ; serait-ce l'indice d'un monastère dans le village ? C'est à cette époque précise, également, qu'a été dissimulé un petit dépôt monétaire d'or (8 solidi).

Le déclin du VIII^e au XIV^e siècle

Bien qu'il continue à être occupé, le village décline au cours de la longue période qui s'étend de l'époque omeyyade à l'époque mamelouk. L'époque omeyyade (VII^e – début du VIII^e siècle) s'inscrit dans la continuité de la phase byzantine : la population

demeure chrétienne, la plupart des églises sont entretenues, mais on note que certaines sont désaffectées comme le suggère la reconversion en édifices profanes de l'église du fortin (avec une circulation d'eau) et de l'église 82 (avec un atelier de plâtre).

On devrait pouvoir dater de 723 la destruction systématique de toutes les figures humaines ou animales des mosaïques. Cette année-là un édit du calife Yazid II l'ordonnait, et la chose fut exécutée avec zèle dans le village – ainsi d'ailleurs que sur tout le territoire de Bostra – alors que ce ne fut pas aussi systématique ailleurs en Jordanie. Cet iconoclasme fut exécuté par des chrétiens, qui remplacèrent parfois la figure détruite par un motif de croix.

Après l'époque omeyyade, sans qu'on puisse dire si l'occupation resta constante ou entrecoupée de périodes d'abandon ou de retour au nomadisme, on constate la présence de céramiques peintes ayyoubides mamelouks, d'un très faible nombre de monnaies datables de cette époque, et la construction d'une mosquée rustique dans les ruines d'une église de la phase IV. À cette époque aucune église ne paraît plus entretenue, la population réduite du village, apparemment concentrée dans la partie nord, a été musulmane.

Le site est toujours situé sur un axe routier important : la route du Pèlerinage. Un texte signale qu'à la fin du XII^e siècle, Saladin emprunta cette route et fit halte à « Khirbat as-Sawda » qui pourrait bien être Khirbet es-Samra. Si c'est le cas, un tel nom indique qu'au XII^e siècle le site n'est plus qu'une ruine, dont quelques bâtiments (surtout dans la partie nord, la plus élevée) sont encore occupés par quelques familles. Rien n'indique une quelconque occupation sédentaire de Khirbet es-Samra de la fin de l'époque mamelouk jusqu'à la construction du chemin de fer du Hejaz au début du XX^e siècle.

Des vérifications dans la chantier nord

Le mois de septembre a été l'occasion de clarifier, par une fouille modeste, un vaste Bâtiment 13 qui avait été partiellement dégagé à la limite du chantier tout en longueur de l'enceinte. Il s'imposait, comme un ajout tardif à l'intérieur de la cour-tine, jouxtant le passage que l'on a peine à montrer. Il a semblé utile d'en connaître mieux la nature, l'histoire et la fonction. J. – B Humbert assisté de Paolo Zambruno (Univ. de Rome) ont mené les travaux.

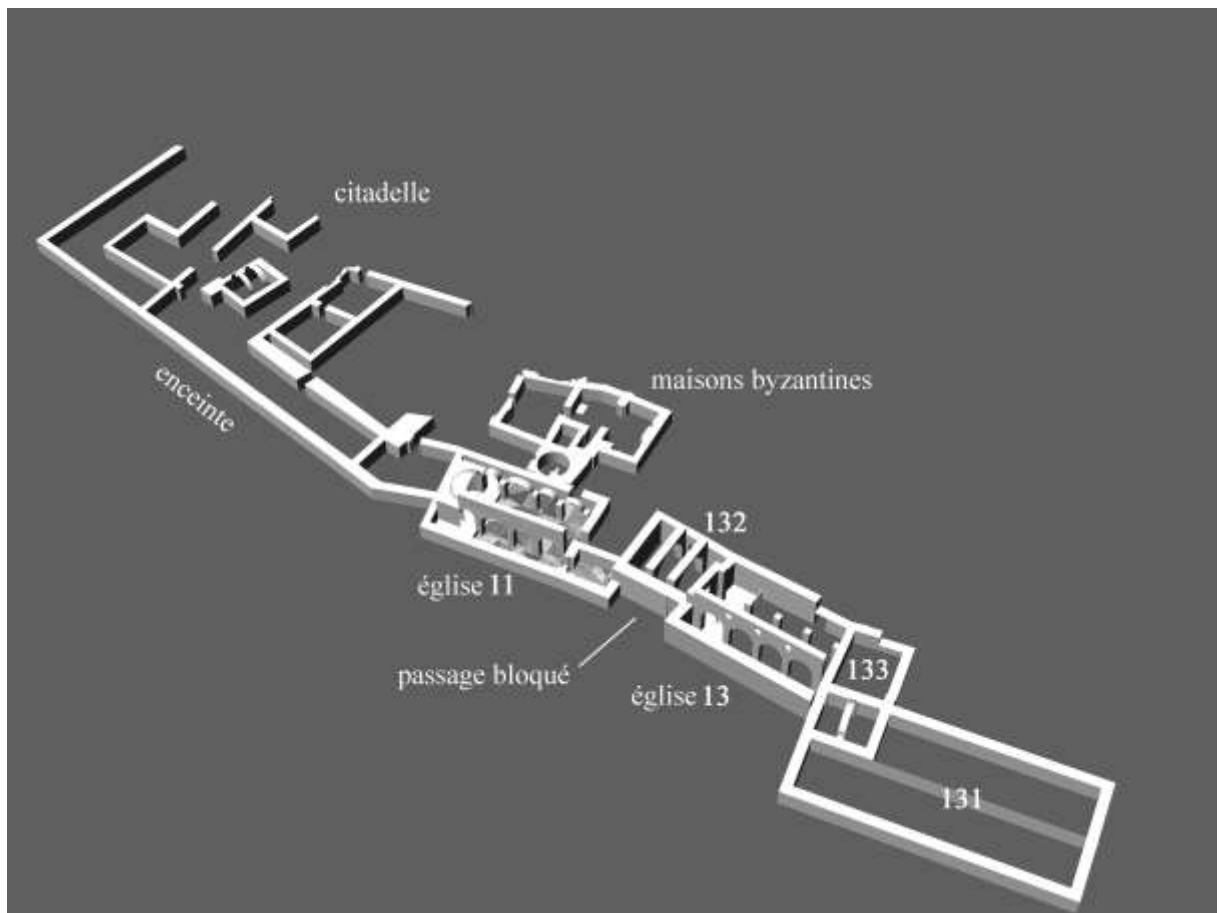


Figure 1 : Isométrie schématique des vestiges du chantier nord

Le Bâtiment 13

Toute sa partie haute avait été exploitée comme carrière de pierres par les ingénieurs du chemin de fer. Les murs n'étaient conservés, au mieux, que sur 1,70 de hauteur. Il apparaissait rectangulaire sur plan de 14 x 12,40 m avec une largeur constante de 9,50 m. Il avait été coupé dans sa longueur par une partition dont l'épaisseur de deux mètres n'avait pas de raison d'être. Les deux chambres qui en résultent (423 et 424) avaient été fouillées et l'on y avait reconnu une occupation ottomane, contemporaine de l'atelier du chemin de fer. À moins de sept mètres vers l'est, la chapelle 11 qui fut au XIII^e s. une mosquée mamelouke avait été une fonderie. Le sol turc de la chambre orientale du Bâtiment 13 scellait tout juste une série de blocs de remploi dont le dispositif ne pouvait être autre que le chancel d'une autre chapelle.

Décision fut prise donc d'enlever avec une grue l'épaisse partition, mal construite sans mortier, et un contrefort contre le mur oriental, pour restituer l'espace original du sanctuaire. Le dégagement de l'espace à l'ouest a montré, avec la découverte d'un second contrefort, que l'espace original avait été rectifié : ses deux longueurs étaient alors respectivement de 14 et 12,40 m. Le Bâtiment 13 avait subi une restauration radicale. Il devint évident que les contreforts et l'épaisse partition n'avaient d'autre fonction que de réduire l'espace pour en faciliter la couverture. À Samra comme dans la région, l'examen des couches d'effondrement permet de restituer ou des couvertures de pierres disposées en encorbellement ou des charpentes. La présence de charpentes est signalée par les fragments de tuiles, les encorbellements par les poutres de basalte qui souvent dépassent deux mètres de longueur. Les deux chambres 423 et 424 avaient possédé un plafond à chevrons. À l'extérieur, au sud, restait en place la partie basse d'un escalier. L'édifice avait un étage.

Une maison omeyyade

Le sol turc recouvrait un comblement qui a livré une poterie typiquement omeyyade. De beaux tessons des jarres à vin bien connues, ornées de vrilles et de feuilles peintes en rouge sombre, sont ici décorés d'oiseaux tout à fait semblables à ceux du répertoire du palais omeyyade de Khitbet Mafjar à Jéricho. La destruction du palais est acceptée en 715. On peut en déduire que le Bâtiment 13 était une maison au moins jusqu'au début du VIII^e s. La restructuration de l'immeuble avait entraîné le blocage des portes de la chapelle et le percement dans l'enceinte, en façade nord, de deux portes desservant les chambres 423 et 424. Une autre porte en façade sud débouchait au pied de l'escalier menant à l'étage. Les deux chambres, longues de 10 m et ouvertes sur la campagne, pourraient avoir été des écuries ou des entrepôts en rez-de-chaussée. Le logement aurait été à l'étage avec 160 m² habitables.

Le sol du rez-de-chaussée n'était autre que le pavement de la chapelle qui, comme les autres sanctuaires de Samra, devait être encore ouverte au culte au VII^e s. Le

comblement de terre qui contenait la poterie omeyyade signale un déclin de la maison. Que la maison ait été abandonnée ou détruite dans la première moitié du VIII^e s. oblige à remonter la conversion en maison et donc la désacralisation du sanctuaire assez tôt dans la seconde moitié du VII^e s. Il nous fallut accepter alors que l'islamisation de Samra était advenue beaucoup plus tôt et de façon plus marquée que ce que nous en avons cru et proposé. Quelques chapelles avaient été manifestement transformées en ateliers : 11,22,28 et 82. D'autres semblent être restées ouvertes au culte jusqu'à leur effondrement, comme c'est le cas de l'église 95 où nous avons retrouvé un reliquaire intact sous l'autel. Nous avons assigné la ruine de 95 dans le VIII^e s. L'islamisation a pu se faire par étapes et l'on peut imaginer une Samra moitié chrétienne, moitié passée à la nouvelle religion, dans une étroite cohabitation.

Les sols turcs sont peut-être aussi ceux du XIV^e s. retrouvés lors de l'installation du chantier du chemin de fer. Les menus objets, ferraille et monnaies de l'ultime période ottomane, se mêlent aux tessons mamelouks. On ne sait dans quel état de la maison omeyyade les fidèles mamelouks de la mosquée toute proche s'étaient installés, mais ils l'ont occupée.

La chapelle 13

Elle a été implantée en fermant un angle formé par l'enceinte et un vaste bâtiment plus ancien que cette dernière. L'enceinte vient s'y appuyer sans orthogonalité, ce qui a conféré à la chapelle un plan trapézoïdal. La conversion en maison a altéré quelques aménagements sans gêner la lecture de la distribution. De plan basilical, l'espace est partagé en une nef et deux bas-côtés par deux rangées de cinq piliers dont deux piédroits appuyés aux murs. L'espacement de 2,20 m entre des piliers carrés, peu porteurs (0,60 x 0,60 m), exclut la couverture lourde en encorbellement de pierre ; on restitue donc une charpente, au moins sur la nef centrale.

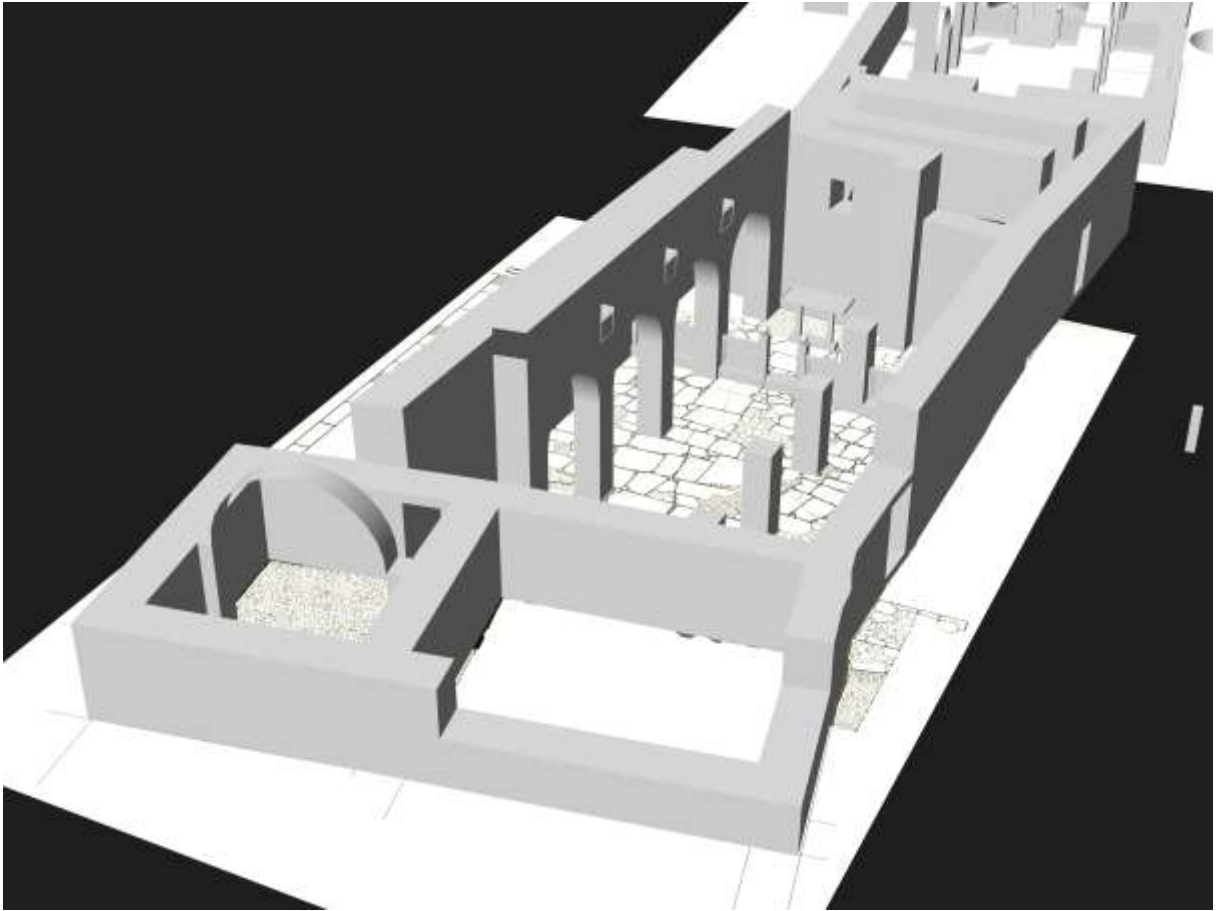


Figure 2 : Reconstitution axonométrique de la chapelle 13

À l'origine, on pénétrait dans l'église par une seule porte percée au bas de la nef, au sud, c'est-à-dire depuis le village. Il n'y avait donc pas d'accès depuis la façade, dans l'axe de la nef comme habituellement : une construction (133) plus ancienne l'empêchait. Une autre porte dans l'angle nord-ouest donnait dans une sacristie installée dans une des pièces du bâtiment le plus anciennement implanté (131). Les deux portes avaient été condamnées lors de l'établissement de la maison omeyyade.

Toute la surface du sanctuaire est pavée de dalles de craie blanche et de peu d'épaisseur, cinq à sept cm seulement. Malgré leur fragilité, elles sont de grande taille et ont été extraites des collines proches. Le pavement est une restauration et repose directement sur un sol de mortier blanc de très bonne qualité, cependant régularisé à l'aide d'une argile rouge. Le mortier blanc possède un excellent radier des rognons de pierre, produit de la décomposition du basalte en surface ; sous une mince couche de loëss, ils couvrent toute la surface du plateau et ont été un excellent matériau de construction. On retrouve le même type de radier couvert du même mortier dans les chapelles 11 et 22. Que ces trois édifices, proches les uns des autres, soient localisés dans la partie nord-est du site n'est peut-être pas un hasard. Ils devraient être contemporains et constituer une étape dans la succession des onze sanctuaires. Le pavage de craie est une réfection et correspond, à l'évidence, à la phase d'embellissement des autres chapelles avec la pose de mosaïques au cours de la première moitié du VIIe s. L'usage, ici, de dalles de craie blanche est jusqu'à présent unique à Samra et il est sûr que leur clarté a été choisie pour jouer du contraste entre le contexte noir du basalte

qui domine partout sur le site. À plus forte raison quand nous savons que l'intérieur de l'église était enduit de mortier, blanc lui aussi et d'excellente qualité puisqu'il était encore en place, à la base des murs, dans l'atelier turc en 1900. Les architectes ont cherché à capter la lumière.

Le chœur, s'enfonçant de 3,20 m au plus profond, est limité par un chancel en léger biais pour rectifier l'orientation vers l'est. Un degré surélève la plateforme depuis la nef. Le chancel est percé du seul passage dans l'axe du monument. La partie sud de la barrière a été transformée, lors de la conversion en maison, pour installer un seuil de basalte. Le rez-de-chaussée omeyyade a donc été aménagé d'une chambre étroite, installée dans l'angle sud-est avec dégagement vers l'extérieur. La partie nord de la barrière a disparu, détruite par le passage de la porte contiguë. Il reste la trace d'une installation de mortier qui enjambait le degré et l'on y verra le vestige d'un ambon. Le pavement de la nef a été arraché de place en place et les caries ont été réparées avec de petites dalles de calcaire dur ou des blocs et éclats de basalte. Des fragments de marbre blanc, moulurés, comblent deux des caries et proviennent des plaques du chancel abattu. Ils témoignent d'un certain raffinement dans le dispositif liturgique, qui corrigeant l'impression de simplicité ou d'austérité qui se dégage de l'édifice.

Le chœur est l'espace qui a le plus souffert des déprédations antiques. Il est pavé comme la nef des grandes dalles de craie et heureusement la partie médiane est conservée. Il n'y a pas trace d'encastrement pour les embases d'une table. Il est probable alors que l'autel a été mobile et en bois et ce serait le seul cas à Samra. Il ne reste rien d'autre du dispositif liturgique et la transformation en habitat l'aura gommé.

La sacristie est une extension de l'espace pris sur l'ancien bâtiment qui jouxtait le sanctuaire. Elle n'a pas été fouillée et la porte n'a pas été débloquée. Seul un sondage étroit a atteint le sol de mortier posé sur un radier de rognons.

L'insertion du Bâtiment 13 dans le tissu des constructions

L'enchaînement des phases architecturales de l'ensemble ne pose pas de difficulté. Le grand édifice (131), non fouillé, a été édifié d'abord (grosso modo 20 x 10 m). Est venu le rejoindre en biais l'extrémité de l'enceinte qui, par conséquent, lui succède. Une aile (133) au sud-est lui a été ajoutée, augmentant sa superficie d'un tiers, et c'est contre sa largeur orientale qu'enfin la chapelle 13 a été construite. Le locus 132 installé dans l'ancien passage, s'appuie contre le chevet de la chapelle et représente la dernière phase architecturale dans le secteur. En toute logique, Le blocage du passage peut être tardif, contemporain et même postérieur à la construction de la chapelle.

Exploration de l'angle nord-est du site

Le quadrant nord-est du site est contenu par l'enceinte en forme d'équerre. Cet angle droit parfait, sans fonction reconnue, implanté dans un espace non loti est d'un des arguments en faveur de l'interprétation de l'enceinte comme celle d'un camp

romain. Le plan de masse du site dressé au fil des campagnes y laissait transparaître dans l'enchevêtrement des murs un vaste bâtiment ou la juxtaposition de plusieurs constructions selon une disposition générale, orthogonale. Les photographies aériennes corroboraient cette impression. En 2008, nous avons émis l'hypothèse d'une citadelle dans l'angle droit, rentrant de l'enceinte.

Quelques sondages ont été pratiqués pour établir une stratification au moins schématique de l'endroit. Le travail avait été facilité par le peu d'épaisseur des sédiments. Tout le secteur a été fortement modifié et remanié, témoignant qu'il était un endroit sensible et fréquenté. Comme ailleurs à la périphérie de la zone lotie, les nouvelles implantations associées à l'enceinte ont été contraintes par l'occupation des sols qui a précédé. Si ce que nous appelons « citadelle » offre une façade parallèle à l'enceinte, en revanche le front arrière est formé par le zigzag des édifices préexistants. Un large espace comme une rue court entre la façade et la courtine. Une grosse tour aurait bénéficié de la protection d'un double mur, alors que la moitié orientale de l'ensemble aurait été un espace à ciel ouvert, large déambulation autour d'un puits ou plutôt d'une citerne couverte par deux arcs. Une interruption dans le mur à l'est a pu ménager un large passage en relation assez directe avec la porte orientale du village.

La disposition des différents éléments laisse entendre qu'il s'agit bien d'un lieu public et non domestique. L'interprétation comme citadelle n'est pas faite. Il demeure que cet ensemble à vocation administrative ou militaire ou simplement communautaire est lié organiquement au projet d'enceinte. L'angle droit, que cette dernière trace en élargissant l'espace loti, a été conçu pour l'abriter.

Étude des blocs d'architecture et exploration des carrières

Le site de Samra recèle un grand nombre de blocs d'architecture épars ou remployés dans des maçonnerie modernes et antiques. Ils sont en calcaire que de basalte. Certains peuvent provenir à l'évidence des carrières des environs. Des bancs de calcaire dur ou de craie sont encore massivement exploités aujourd'hui. Cependant des pièces d'architecture sont de grande qualité, comme des fragments de chapiteaux en calcaire et des éléments de basalte, piédestaux et fûts de colonne. Ils peuvent appartenir à un petit monument romain (III ou IV^e s.) qui a été dispersé. Ils peuvent avoir été pillés d'ailleurs. En dépit de leur provenance équivoque, ils présentent un intérêt en soi.

Au-delà de l'étude stylistique, un intérêt particulier est porté aux marques de techniques de taille qui sont variées. Un grand nombre datent vraisemblablement de la période romaine et ont été remployés au moins une fois aux époques byzantine, omayyade et même aux époques ayyoubide mamelouk et ottomane. Leur étude est susceptible de nous renseigner sur les phases les plus anciennes du site. Elle a été confiée à Justine Gaborit et Jean-Claude Bessac, dépêchés de l'IFPO, Damas qui sont venus à la fin du mois parcourir les environs à la recherche des lieux de carrières antiques et examiner les blocs de la ruine.

L'exploration épigraphique : une coopération franco-jordanienne

Rapport d'Alain Desreumaux (CNRS), directeur de la Mission Samra

Une vision d'ensemble de l'épigraphie jordanienne

Nous tenons à souligner combien il a été agréable de travailler avec le Service des Antiquités de Jordanie. La concertation avec son directeur général, le Dr Fawwaz Khraysheh, a été constante et sa confiance nous honore. La discussion scientifique sur le terrain avec Fawzi Zayaddine a abouti à une heureuse mise au point sur l'inscription de Rihab. Les échanges avec le Dr Rafa'eh sur l'épigraphie sémitique en Jordanie ont été stimulants et annoncent une collaboration scientifique durable.

Lorsqu'en 2006, le directeur général des Antiquités de Jordanie nous avait requis notre concours dans le projet d'un musée épigraphique de la Jordanie, nous lui avons remis un dossier détaillé sur la question. Une copie en avait été communiquée à la DGMDP, ainsi qu'au conseiller culturel de l'ambassade de France à Amman.

Le Service des Antiquités de Jordanie, au-delà de cette expertise, cherchait également une participation financière. La DGMDP nous avait très clairement indiqué que la qualité de l'expertise était déjà une contribution française suffisante. Pourtant nous avons, en août 2009, pu discuter des suites du projet avec le Dr Rafa'eh qui nous a fait part de son projet pédagogique destiné au grand public et aux inspecteurs des Antiquités, par des panneaux et l'exposition d'objets dans le musée de Mafraq où des travaux d'agrandissement sont programmés. Il faudra sans doute coordonner notre action en tenant compte des activités de l'Université du Yarmouk où un département épigraphique existe.

Par ailleurs, nous avons envisagé une collaboration avec le musée d'Umm Qays-Gadara, dont le directeur M. al-Zu'ubi fut notre inspecteur cette année. Le projet est de réaliser le plus possible des fac-similés grandeur nature de toutes les inscriptions afin d'en sauver la reproduction exacte lorsqu'elles n'ont pu être levées ; en même temps, ces reproductions seraient fort utiles aux visiteurs.

Un corpus des inscriptions araméennes melkites

Après la découverte des inscriptions araméennes de Samra par R. Savignac en 1924, J. T. Milik au milieu du xxe a publié dans la Revue biblique d'autres témoins épigraphiques retrouvés en Palestine et Transjordanie. L'épigraphie araméenne appelée syro-palestinienne (selon son type d'écriture et sa provenance) ou christo-palestinienne (selon son appartenance religieuse et sa provenance) n'était qu'un chapitre mineur au sein de l'épigraphie araméenne. Le dossier des inscriptions y figurait comme un parent pauvre des inscriptions syriaques. Outre les stèles de Samra, les autres documents transjordaniens sont apparus à Jerash, à Amman (al-Quwaysmeh), à Umm er-Rassas et surtout, depuis une dizaine d'années, à l'initiative des Jordaniens, dans le Nord de la Jordanie (wadi Rajib, Dayr as-Sa'nah, Sama ar-Rusan al Burz, Qam) et même à proximité de Samra, à Hayyan al-Mushrif et Rihab. Ils étoffent le corpus d'une manière qui oblige à reconsidérer le contexte historico-géographique de ce que j'ai nommé les documents araméens melkites. Il n'est pas sans intérêt de noter que la découverte en 1977 du nouveau fonds de manuscrits du monastère Sainte-Catherine du Sinaï a fourni un grand nombre de nouveaux manuscrits araméens melkites dont j'ai récemment publié l'inventaire. Cette heureuse convergence permet de regarder les documents araméens melkites avec une bien meilleure compréhension et renouvelle leur place dans l'histoire du Proche-Orient byzantin et arabo-musulman.

On comprendra donc que le moment est opportun de réaliser un Corpus des inscriptions araméennes melkites comme outil documentaire. Les découvertes ayant montré que toute la Jordanie du Nord constitue un chapitre clé de l'histoire de l'araméen et de l'ancienne Provincia Arabia. Toutes les inscriptions araméennes christo-palestiniennes, y compris les fragments les moins bien conservés, doivent être considérées comme constitutives du patrimoine archéologique et historique jordanien. La Jordanie étant désormais au premier rang pour cette épigraphie, le Dr Raf'a'eh souhaite une initiation à cette langue et à cette écriture. Nous sommes convenus que, de concert, nous mettrons ce corpus en œuvre. Il fera l'objet d'une publication archéologique et épigraphique exhaustive, tandis que les reproductions grandeur nature de toutes les inscriptions seront effectuées et placées dans le musée. Nous avons commencé l'opération avec la plus spectaculaire d'entre elles, celles du wadi Rajib.

En conclusion, nous attirons l'attention de la DGMDP sur la demande de formation émanant du Service des Antiquités de Jordanie, de plus en plus préoccupé par la nécessité de former ses inspecteurs. L'équipe Samra est disposée à contribuer à sa mise en œuvre, en collaboration avec l'IFPO. Chaque année sur le terrain, nous pouvons emmener des étudiants ou des inspecteurs pour procéder à des relevés et dessins d'inscriptions. Nous pouvons également étudier la possibilité de recevoir dans notre laboratoire français, des membres du Service des Antiquités pour des périodes de stages.

Rihab : expertise sur un point d'histoire

Les vestiges antiques de Rihab avaient été repérés depuis un demi-siècle et les monuments byzantins avaient fait l'objet de fouilles par des missions allemande (U. Lux) et italienne (M. Piccirillo). Notre mission Samra y avait étudié des vestiges d'époque romaine et les inscriptions de Rihab avaient été incluses dans notre publication Samra I, consacrée à l'épigraphie latine, grecque et sémitique. L'exploration était nécessaire pour sauver de l'urbanisation des vestiges hautement menacés ; la situation présente a confirmé nos craintes. Le projet, d'autre part, nous semblait scientifiquement pertinent, car nous avions la conviction que Rihab et Samra appartenaient à un ensemble régional cohérent et ont été au moins liées par l'histoire : Samra était une étape à mi-chemin de la route de Bostra à Philadelphia, tandis que Rihab était une étape entre Bostra et Gerasa. Sur les deux sites est attestée la présence d'un *beneficiarius* à l'époque romaine ; l'époque byzantine y a vu se développer le même type d'agglomération modeste à églises multiples, dotées avant 635 de mosaïques sous le même archevêque de Bostra. Dans l'une et l'autre les communautés avaient écrit en araméen melkite. Un tel parallélisme est peut-être un cas unique dans la région ; il faudra poursuivre les recherches sur ce point.

En 2009, le directeur général des Antiquités nous a demandé notre expertise sur une découverte archéologique qui a fait couler beaucoup d'encre. Un événement agitait les autorités locales depuis juin 2008. Un modeste complexe byzantin, comprenant une église, une grotte, des pièces d'habitation et des sépultures, découvert en 2000 à Rihab, avait été mis en valeur par l'inspecteur local des Antiquités. Celui-ci avait lu avec enthousiasme et vélocité l'inscription sur la mosaïque de la nef et fait poser un panneau proclamant cette église chrétienne la plus ancienne du monde. Il identifiait supplémentairement le lieu avec le refuge des 70 disciples des évangiles synoptiques. La publicité faite à cet apocryphe archéologique sur internet avait provoqué quelque embarras au Service des Antiquités. Malgré notre avertissement lors de notre visite en août 2008 et un échange de courriels en novembre, l'inspecteur, négligeant toujours les avis émis parmi les historiens jordaniens et les comptes-rendus scientifiques de revues spécialisées, poursuivait une campagne de communication régionale et internationale qui attirait effectivement, de loin, des touristes. Le directeur général nous a donc demandé un rapport précis à ce sujet. En concertation avec Fawzi Zayaddine, inspecteur général émérite du Service des Antiquités, nous avons effectué un relevé grandeur nature sur calque transparent et procédé à un séminaire en plein air. Le résultat est décisif. Fawzi Zayaddine le publiera en arabe dans ADAJ, et Thomas Bauzou, après un bref séjour pour étude bibliographique exhaustive à l'EBAF de Jérusalem, a rédigé sans attendre un article en anglais (cf. Annexe IV) destiné au *Journal of Rock Carving and Epigraphy*, à la demande expresse du Service des Antiquités. Une version française devrait être publiée ensuite dans la *Revue biblique*.

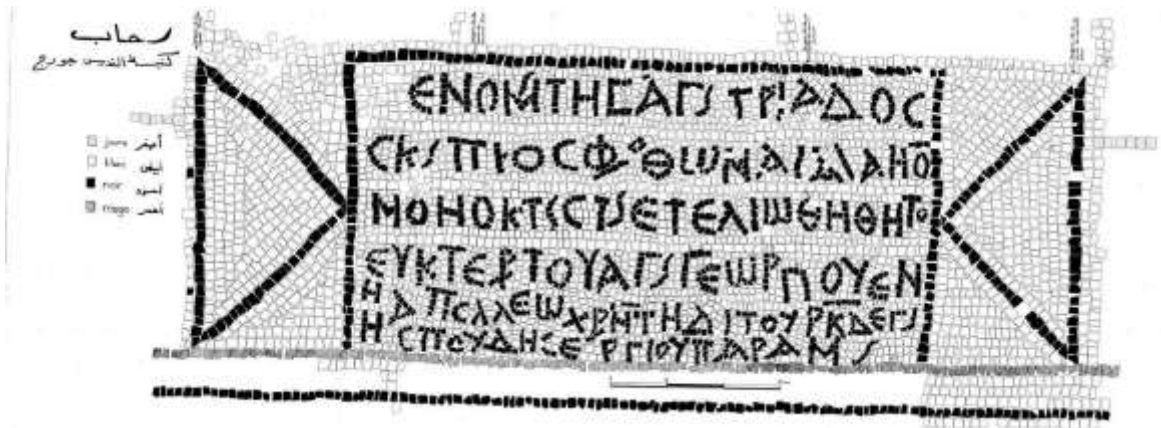


Figure 3 : Fac-similé sur calque de l'inscription grecque de l'église Saint Georges à Rihab